

# « L'heure de la libération a sonné » et la révolution permanente au Dhofar

J. POSADAS - 28 décembre 1974

Avec ce film \*, il faut analyser que le progrès immense du Dhofar est déterminé par le cours mondial de la révolution qui influence les masses. Le Dhofar était auparavant un petit royaume, une tranche de terre divisée en huit ou dix morceaux, où dans chaque morceau un prince régnait. L'impérialisme y dominait et les rois étaient inventés : ils n'étaient pas issus de dynasties et étaient tous des assassins. Dans ces conditions, quand le Dhofar arrive à avoir une telle force, c'est parce que dans les endroits les plus retirés, les plus éloignés, le moins en contact avec la civilisation, l'influence de celle-ci est reçue à travers la radio qu'envoient les Chinois, les Soviétiques, le Yémen du Sud, la Somalie. La révolution a des moyens pour entrer en communication. Le capitalisme a tous les moyens matériels de communication, de locomotion, de transport, mais il n'a aucune capacité pour convaincre.

Les Somaliens, les Yéménites du Sud, ont convaincu le Dhofar, qui était un des lieux les plus arriérés du monde. Quand on arrive à un tel degré de résolution, c'est parce que déjà on est apte pour la construction du communisme. C'est là le rapport mondial des forces, sinon il ne s'exprimerait pas de cette façon dans ce pays. Ce n'est pas un pays qui décide de se soulever pour des conditions locales, ou qui profite de circonstances de crise du capitalisme, de limitation, de peur ou d'impuissance du capitalisme. C'est au contraire un pays qui se trouve éloigné des centres du monde.

Le Dhofar c'est de la pierre, de la terre sèche et du soleil toute l'année. Il donnait l'impression d'avoir été posé là puis oublié. La pluie y est inconnue, les conditions climatiques y sont défavorables. Tout paraissait contribuer à faire pression, à intimider les habitants du Dhofar pour qu'ils ne fassent rien. La nature était contre, le ciel aussi. Le soleil y est brûlant et l'impérialisme est plein d'armes, d'avions et de moyens matériels assassins. Mais la guérilla a pu naître au Dhofar et est en train de gagner. Elle domine déjà le quart du territoire. Il n'y a plus d'analphabètes et tout le monde mange. On le voit dans ce film par les gestes, par l'aspect de ces camarades qui, s'ils sont sous-alimentés, n'expriment pas du fait de la sous-alimentation un sentiment de désolation ou d'angoisse, et surtout ce que produit le système capitaliste : l'individualisme, la recherche de solution individuelle des problèmes.

Dans ce film apparaît un enfant de neuf ans qui a ses petits frères à ses côtés et dit « Je suis en train de garder mes camarades de la contre-révolution ». L'enfant était plus petit que le fusil qu'il portait. Il a démontré en parlant qu'il était responsable, il n'était pas là pour jouer ou pour s'amuser, c'est-à-dire pour se soustraire de la préoccupation du développement de la société comme c'est le cas dans le jeu de l'enfant. Il était en train d'intervenir. C'est cette préoccupation qu'il avait en répondant « J'ai le fusil parce que je suis en train de garder mes camarades qui sont en train de construire une nouvelle relation de la vie » !

Cet enfant de neuf ans du Dhofar en est en train d'impulser, comme le fait toute l'humanité, à résoudre tous les problèmes que la société a créés, au cours du développement de l'humanité depuis son origine, depuis le clan jusqu'à maintenant, dans l'organisation de la vie, des relations entre les êtres humains et la nature. Le Dhofar part du néant et cet enfant de neuf ans que montre le film est préoccupé par construire. Son regard est serein, de même que la fille qui apparaît et qui doit avoir

seize ans. Elle a un visage qui exprime une maturité infiniment plus grande, même si son visage est bien celui de quelqu'un de seize ans, mais les yeux sont mûrs, ils ont une énorme maturité. Voilà ce qu'est l'humanité d'aujourd'hui, une humanité qui est apte pour la construction du communisme.

Le Dhofar est fait de pierres et de roches, avec du pétrole en-dessous. Malgré cela, cette fille parle comme si elle se trouvait déjà dans le communisme. Rien ne l'effraie, ni la pierre, ni la solitude, parce qu'elle voit le monde. Le visage de cette camarade exprime le progrès mondial de la révolution, du communisme : c'est de là que vient son assurance, parce que si l'URSS et la Chine s'éloignent de là, l'impérialisme a la force de s'introduire au Dhofar et de les tuer tous. Il ne le fait pas parce qu'existent l'Union Soviétique et la Chine.

Le film montre les relations qu'ils ont avec les enfants et aussi comment ils traitaient la femme auparavant, quand l'homme la possédait au même titre qu'une chèvre ou n'importe quelle autre chose. Malgré cela, aucune des femmes ne se sentait prostituée et vexée. Il fallait vivre ainsi. La pureté de la jeune fille de seize ans ne vient pas seulement d'elle-même, c'est la pureté qui surgit du milieu ambiant, malgré le fait qu'ils ont dû vivre de cette façon. Il faut s'imaginer ce que le sultan – qui était alors le patron – faisait. Mais aucune d'elles ne se sentait diminuée dans ces conditions historiques par le fait d'être femme ou parce qu'elle était utilisée ainsi par les hommes.

Au Dhofar il n'y avait pas d'eau, la très grande sécheresse faisait qu'ils devaient chercher de l'eau pour tout. Quand l'impérialisme anglais dominait le pays il n'y avait pas d'eau, et aujourd'hui le Dhofar en trouve. Pendant que les camarades de la guérilla sont en pleine action, en pleine activité, pendant qu'ils avancent, le film montre qu'ils amènent de l'eau à la population. Ils ont peu de récipients et peu d'eau, ils vivent avec les animaux, les chèvres qui leur fournissent le lait. Tout est dans un milieu des plus arriérés, aride, sans végétation, où tout n'est que rocs. Dans le même récipient où ils boivent, ils font boire les chèvres. Ils ne font pas de séparation brutale avec celui qui est possesseur de la chèvre, qui en est le patron. Ils ne donnent pas de l'eau à la chèvre uniquement pour la préserver de la mort et pour qu'elle leur donne du lait, de la viande et de la peau, mais ils lui donnent de l'eau comme s'il s'agissait d'eux-mêmes. Ils traitent l'animal de façon humaine, ce qui n'exprime pas une arriération mais un progrès.

Il est vrai que pour une raison d'hygiène l'animal ne devrait pas boire dans le même récipient que les êtres humains, parce qu'il peut ainsi leur transmettre par contagion une série de maladies. Mais quand ils agissent de cette façon, c'est parce qu'ils comprennent déjà par expérience que l'animal ne va pas les contaminer. Ils agissent de la même façon qu'ils disent à l'impérialisme « Nous ne bougerons pas d'ici et nous allons te battre » ! De plus ils savent tous lire et écrire maintenant alors qu'avant personne ne savait.

Le Dhofar démontre qu'il est possible d'avancer en une semaine ce qui ne pouvait se faire avant qu'en plusieurs années. L'éducation au Dhofar démontre ceci, de même que personne n'abandonne la lutte, même s'ils ne mangent qu'un jour sur trois et qu'ils vivent en plein désert. Cela vient du fait qu'ils ont continuellement, et de façon ininterrompue, l'exemple et la force éducative de l'existence des Etats ouvriers et de la lutte mondiale du prolétariat. Si on n'analyse pas de cette façon, cela peut paraître une qualité particulière du Dhofar où la décision communiste ne peut être venue aux tribus d'elle-même. De toutes façons, seul le problème de lutter contre le sultan se serait posé, parce que le plus logique est que chacune des tribus essaie de s'accommoder, comme l'a fait l'impérialisme dans d'autres régions, en s'arrangeant entre l'une et l'autre.

Le Dhofar était une frange de terre qui était un désert de sable. Maintenant les masses du Dhofar ont déjà libéré un quart du territoire. Ils savent tous lire et écrire, jouer au football, comme on le voit dans le film. Pour ce pays cela signifie un énorme progrès, car c'est un moyen de communication entre eux

des relations humaines et sociales. Ils ne jouent pas pour se distraire mais plutôt pour s'éduquer, pour s'exercer dans la relation et la compréhension humaine. Alors que ses enfants mangent peu, chaque mère fait avec eux des paquets de nourriture pour les guérilleros. Ils ne mangent pas et donnent la nourriture aux guérilleros. Ce n'est pas une attitude de renoncement ou d'héroïsme mais un degré de conviction qu'ils ont atteint.

Le Dhofar reflète, représente et exprime la volonté de l'humanité. Ce n'est pas un fait fortuit, dû au hasard ou aux circonstances, ni pour diverses raisons de nécessités locales, que les masses du Dhofar mènent cette résistance. C'est un niveau de connaissances, de culture et de décision atteint par l'humanité. Il faut partir de cette considération pour analyser ce film. Quand le Dhofar en arrive à un tel niveau, c'est qu'il ne part pas de là, car il n'en a pas les conditions, ni les antécédents, ni les moyens. Quand ceci se reflète au Dhofar, cela vient du fait que les masses sont en train de représenter à cet endroit le sentiment, la volonté, la capacité de compréhension et de décision des masses du monde. Sinon, dans un pays comme le Dhofar, éloigné du monde, les niveaux les plus avancés de la révolution ne peuvent exister. Les gens passent directement d'une situation où ils dorment et mangent avec les chèvres au socialisme. Ils sautent les étapes du féodalisme et du capitalisme et passent directement du semi-féodalisme, du semi-esclavagisme, au socialisme. Quand on a demandé aux camarades de la guérilla « Quels livres lisez-vous » ? ils ont répondu « Marx, Engels, Lénine et Trotsky aussi ».

Chez ces camarades il n'existe pas d'étape intermédiaire parce qu'ils ne se sont pas développés de façon indépendante, mais baignés par le processus mondial de la révolution, des luttes sociales, des exemples, de la radio et des communications, des envois d'étudiants gagnés à la révolution. Ils passent alors à cette activité révolutionnaire socialiste, même s'ils y mélangent encore une organisation tribale. Mais c'est la tribu dans sa forme la plus élevée et non la tribu antérieure. La forme de la tribu se conserve encore parce qu'il n'y a pas une économie plus développée, sinon ils l'auraient déjà abandonnée. Il en est de même pour les nomades, qui sont ainsi parce qu'ils n'ont pas les moyens de se sédentariser. Quand ils verront qu'ils peuvent être gagnés par quelque chose de supérieur, ils se sédentariseront. Ce sont les problèmes qui se sont posés à la guérilla au Dhofar.

Il est nécessaire de prendre tous ces exemples, et d'en tirer les conclusions concrètes quand on va voir un film. Il ne faut pas le prendre simplement comme un exemple d'organisation de ce qui peut et doit se faire. Il faut sentir le goût de la vie. Au Dhofar il y a des pierres, du soleil et du pétrole. Les pierres et le soleil les atteignent, mais non le pétrole. En revanche ces camarades ont atteint les idées les plus avancées, et dans les endroits les plus arides de l'histoire, de la géographie, de la terre, ils ont atteint les idées de la révolution permanente.

J. POSADAS – 28 décembre 1974

Note :

\*Le film « L'heure de la libération a sonné » a été réalisé en 1974 par Heiny Srour. Il raconte l'histoire d'une guérilla née en 1965 dans la région du Dhofar, contre le fils de Saïd Ibn Taimour, Sultan d'Oman, qui venait d'être remplacé par un coup d'Etat organisé par les services secrets anglais. C'est le récit unique d'une guerre oubliée... Heiny Srour sera la première femme arabe à être sélectionnée au Festival de Cannes en 1974.